

Se repérer

1. Le XIX^e siècle, une époque de totale remise en question

L'imaginaire des romanciers, comme et peut-être plus celui des autres écrivains, est nourri des événements politiques, économiques, sociaux, des découvertes scientifiques contemporains. On ne peut pas dissocier le romantisme de la Révolution de 1789, des bouleversements qu'elle a entraînés et de l'épopée napoléonienne, le réalisme de l'échec de 1848 et de la fin de « l'illusion lyrique », etc. Or le XIX^e siècle a été une époque de bouleversements, les régimes (Restauration, monarchie de Juillet, seconde République, second Empire, III^e République), les révolutions se sont succédé (après 1789, 1830, 1832, 1834, 1848, la Commune). C'est le siècle de l'essor du capitalisme, des débuts du mouvement ouvrier, du développement des grandes villes, des progrès de toutes les sciences, de la transformation, par l'évolution des techniques, des modes de vie. Les mutations sont considérables, les remises en question générales. On a l'impression, pendant tout le siècle, de vivre une période de transition.

a. La césure de 1789

Pour les romanciers du XIX^e siècle, la Révolution de 1789 est une rupture par les bouleversements qu'elle a entraînés de toutes les valeurs, sociales, morales, intellectuelles, religieuses. Les Goncourt, dans leur *Journal de la vie littéraire*, parlent, dans une optique réactionnaire, du « dérèglement de la France » depuis 1789 :

« Il n'y a plus de société, du moment qu'il n'y a plus de castes, du moment que 89 a désappris le respect des inégalités sociales. L'envie, la maladie incurable de l'humanité qui croît avec l'intelligence développée, règne et gouverne. » (19 février 1857)

La Révolution devient donc sujet de romans : ainsi dans *Le Dernier Chouan*, premier titre des *Chouans* de Balzac, dont le sous-titre est *La Bretagne en 1799* (1829), dans *Nanon* (1872) de George Sand, dans *Quatrevingt-treize* (1874) de Hugo. Elle sert d'arrière-plan à certaines œuvres comme *Delphine* (1802) de M^{me} de Staël, ou *Germinal* (1885) de Zola où la révolution ouvrière fait resurgir les peurs nées de 1793 (voir le chap. V de la 5^e partie).

L'influence de la Révolution sur les mentalités et ses conséquences se font sentir pendant tout le siècle, d'autant que son souvenir est réactivé par les nombreuses journées révolutionnaires qui ont marqué l'époque, les grèves et les débuts de l'affrontement entre Capital et Travail (la première Internationale a été créée à Londres en 1864, le premier bureau français ouvert en 1865).

Les romanciers en étudient les conséquences sociales. Une classe nouvelle a pris le pouvoir, une société de l'argent s'installe. Le père Grandet est devenu Monsieur Grandet grâce à l'achat de biens nationaux. L'argent, désormais, devient moteur romanesque, concurrençant l'Amour, passion noble, jusque-là sujet par excellence des romans. Les romanciers étudient désormais la répercussion des événements historiques et socio-économiques sur les personnages, les individus n'étant plus affectés seulement par les tribulations de leur vie intime et affective. Balzac, dans *La Fille aux yeux d'or* (1835), Zola dans *La Curée* (1872) soulignent que la « note de la chair » est dépendante de la « note de l'or ». Le premier, au tout commencement de son livre, explique que « l'or et le plaisir » sont les éléments constitutifs de la vie sociale. Les derniers mots du roman de Zola évoquent non la mort de l'héroïne, qui n'est rappelée que dans une subordonnée (« Lorsque Renée mourut »), mais ses dettes.

L'impérialisme de l'argent suscite plusieurs réactions : le « mal du siècle », le culte d'autres valeurs, comme l'énergie, le naturel (Julien Sorel, par exemple, songe à ce qu'il aurait pu devenir s'il était né quelques années plus tôt, sous Bonaparte ou Napoléon), le rêve d'une société de plus grande justice (Balzac, *Le Médecin de campagne*, 1829 ; Sand, *Mauprat*, 1837 ; Zola, *Travail*, 1901). Le XIX^e siècle est le siècle des idées généreuses, des réformateurs sociaux et des utopies. Il est aussi celui du désenchantement. Balzac fait très tôt apparaître que l'ascension de la bourgeoisie a substitué l'inégalité devant l'argent à l'inégalité devant la loi qui caractérisait la société monarchique d'avant la Révolution.

b. Le mythe napoléonien

Le goût de l'action, le culte de l'énergie se sont développés de 1790 à 1815 durant les guerres de la Révolution et de l'Empire « où Napoléon improvisait chaque jour une sublime épopée, lorsque Paris fourmillait de dieux, de héros et de rois » (Heine, *De la France*, « Tel », Gallimard).

La France pensait porter en Europe un idéal de liberté et d'égalité. C'était une époque où les qualités personnelles, le mérite, et non plus le sang, les droits de la naissance, pouvaient conduire aux plus hautes destinées (le père d'Alexandre Dumas, un mulâtre, fils d'une esclave de Saint-Domingue, devint général, comme le père de Victor Hugo, fils d'un menuisier). Waterloo met fin à ce double rêve de la reconstruction d'un monde meilleur après la démolition de l'ancien, et d'une société du mérite. Mais un mythe napoléonien naît très vite : il irrigue la littérature du XIX^e siècle [voir les œuvres de Stendhal, de Balzac, de Victor Hugo, de Musset (*La Confession d'un enfant du siècle*, 1836)].

c. Le développement des sciences et le mythe du progrès

Le XIX^e siècle connut un essor exceptionnel des sciences, qui entraîna plusieurs conséquences : une remise en question de la place de l'homme dans l'univers, et, grâce au développement des techniques, un bouleversement des modes de vie. La science fut le mythe le plus fort du XIX^e siècle, en particulier dans sa seconde moitié. « La foi au progrès est la vraie foi de notre âge. » (*Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse) On lie progrès des sciences, progrès social et liberté. La science, pour Renan, est « la foi de l'humanité nouvelle » qui a remplacé le « catholicisme ruiné » (*L'Avenir de la science*, écrit de 1846 à 1849, publié en 1890). Elle renferme l'avenir. Le développement, depuis le XVIII^e siècle, de l'archéologie, la découverte de nouvelles civilisations anciennes ou modernes, la naissance de la préhistoire et les progrès de la paléontologie avec les travaux de Buffon, Cuvier, Lamark, Geoffroy Saint-Hilaire, Darwin, dont les découvertes reculent les limites de l'apparition de l'homme de 5 000 ans (La Bruyère) à des centaines de milliers d'années, amènent à reconsidérer les idées reçues, les représentations que l'on se faisait de l'homme et de l'univers. Ces découvertes et ces hypothèses inspirent des œuvres, mais surtout nourrissent, de manière neuve, l'imaginaire des écrivains qui, désormais, rêvent autour du sang, du corps, de la machine à vapeur, etc.

Les progrès des sciences médicales, de la physiologie invitent à repenser le corps humain et la relation de la vie à la mort. Les symptômes deviennent des signes lisibles. La partie dit le tout, le détail signifie. Une

science des indices fournit ainsi un modèle à l'esthétique réaliste (voir p. 58 et suiv.).

• Une nouvelle approche du monde

Non seulement les écrivains ont trouvé dans les sciences de leur époque sujets et personnages (le médecin, le savant), mais ils ont aussi trouvé une méthode (voir Balzac et aussi Zola qui s'inspire, dans sa théorie du roman expérimental, de l'*Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard). Le roman balzacien ou zolien se donne pour but d'expliquer les lois de fonctionnement de l'homme et de la société.

On classe, on inventorie, on vise à faire le tour. Le XIX^e siècle est le siècle des expositions universelles, des dictionnaires (le Littré, le Larousse), des annales, des guides, de la vulgarisation scientifique, projets, vision, méthodes qui influencent le roman (voir Philippe Hamon, *Expositions, littérature et architecture au XIX^e siècle*, Corti, 1989). De l'entrecroisement de cette ambition totalisante ou expositive et de l'importance accordée au détail qui fait saillie ou qui fait signe, il résulte qu'une partie des romanciers du XIX^e siècle ne cesse de méditer sur la relation du détail à la totalité, de l'infime au panoramique.

d. La mise en cause des règles

Depuis le milieu du XVIII^e siècle s'est instauré, d'abord en Angleterre, puis en Allemagne et en France, un débat esthétique qui vise à rompre avec le classicisme dont on conteste les règles. L'essor du roman au XIX^e siècle trouve sens dans cette contestation. La ruine des poétiques est concomitante de l'éclosion d'un genre qui n'est pas normé.

2. Foisonnement du genre romanesque

Comme il est « fabriqué » par les stéréotypes de pensée, la culture, les modes de vie du milieu social auquel il appartient, tout écrivain est imprégné par les **modèles** en vogue à son époque. Quand Zola songe à écrire, en 1867-1868, une grande fresque, c'est à Balzac qu'il pense, à lui qu'il veut se mesurer. Aussi intitule-t-il ses premières réflexions : « Différences entre Balzac et moi ». *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale* de Flaubert impressionnèrent les jeunes écrivains de la seconde moitié du

siècle. Henry Céard rappelle qu'il savait ces œuvres par cœur. Les récritures de *Madame Bovary* se multiplièrent.

La postérité n'a pas toujours ratifié les choix des lecteurs du XIX^e siècle. La plus grande partie de la production romanesque de cette époque, énorme et variée, reste, malgré un intérêt souvent réel, mal connue, voire inconnue, faute d'éditions courantes. Il est donc intéressant de rappeler les types de romans les plus importants qui existaient alors et, particulièrement, ceux qui rencontraient du succès, pour analyser comment des écrivains se sont appropriés certains d'entre eux, plus ou moins consciemment, les ont transformés et faits leurs, ou encore comment ils ont bâti leur propre esthétique en s'opposant à eux.

L'énumération qui suit ne répond pas à un ordre chronologique d'apparition des types. Ceux-ci coexistent pendant tout le siècle, certains d'entre eux étant simplement plus appréciés que d'autres à certaines périodes.

a. Le roman d'aventure

C'est le plus ancien type de romans qui, au fil des siècles, a pris des formes diverses : roman de voyage, apparu dès l'Antiquité ; roman d'épreuves (roman de chevalerie) ; roman picaresque (*Gil Blas de Santillane*). Il connut, au XIX^e siècle, un grand essor et une grande diversité, en suivant l'évolution des mœurs et les événements politiques :

– **roman exotique**, qui se développe avec la colonisation, grâce à Pierre Loti (*Aziyadé*, 1879, *Pêcheur d'Islande*, 1886, *Madame Chrysanthème*, 1887...) et à d'autres auteurs alors très célèbres mais aujourd'hui totalement oubliés : Gustave Aimard, Alfred Assolant, Louis Boussenard.

– **roman policier**, dont le fondateur est Émile Gaboriau et qui s'épanouit avec la progression des grands centres urbains, le refoulement des classes populaires vers les barrières, la montée de la misère et du crime, et dont un avatar est le **roman d'espionnage**.

– **roman de science-fiction**, qui s'inspire des progrès des sciences et des techniques ainsi que de la découverte de terres et de peuplades inconnues. Deux auteurs en font la célébrité : Jules Verne, dont les 64 *Voyages extraordinaires* paraissent à partir de 1862, et Rosny aîné (*La Guerre du feu*, roman préhistorique, 1911).

Marcel Schwob, Marcel Fournier, Jacques Rivière feront l'éloge à la fin du siècle du roman d'aventure parce qu'il échappe aussi bien au déter-

minisme naturaliste qu'au repliement narcissique du roman symboliste. Jacques Rivière, dans *La Nouvelle Revue française* (1913), souhaite l'apparition d'un nouveau roman d'aventure faisant toujours jouer l'imprévu, tout en étant une œuvre d'art.

Lire

Pierre Loti, *Romans*, Omnibus.

Rosny aîné, *Romans préhistoriques*, « Bouquins », Laffont.

b. Le roman « gothique », ou « roman noir », ou roman « terrifiant »

Le roman gothique vient d'Angleterre où il est illustré par quatre grands auteurs, dont les œuvres ont été traduites dès leur publication : Horace Walpole (1717-1797), dont *Le Château d'Otrante* (1764) connut une grande vogue sous la Révolution et l'Empire ; Ann Radcliffe (1764-1823), auteur des *Mystères d'Udolphé* (1794, traduction en 1797) ; Lewis (1773-1818), dont *Ambrosio ou le moine*, 1796, traduit dès 1797, fut apprécié des surréalistes ; Maturin (1782-1824), auteur de *Melmoth ou l'Homme errant*, 1820, traduit en 1821, œuvre que Balzac plagia avec *Le Centenaire ou les deux Beringheld* (1822), avant d'en écrire une suite, *Melmoth réconcilié* (1835).

Le roman gothique accumule des épisodes frénétiques (enlèvements, séquestrations, viols, tortures morales et physiques, crimes, phénomènes surnaturels, tempêtes, apparitions du Diable...). Il se déroule toujours dans les mêmes lieux : ruines de vieux châteaux, souterrains, cachots, oubliettes, cimetières, et met en scène les mêmes types de personnages : la victime (orphelines pures enlevées dans un couvent et séquestrées), le bourreau (moines pervers et impudiques, brigands), le traître, le justicier.

Son succès fut énorme de la fin du XVIII^e siècle jusque vers 1840. Son influence, ajoutée à celle du mélodrame, a donné des œuvres fort médiocres mais qui ont connu un succès considérable, comme celles de Ducray-Duminil : *Victor ou l'enfant de la forêt* (1797), *Cœlina ou l'enfant du mystère* (1798), onze fois réimprimé entre 1798 et 1825, et dont on aurait vendu un million d'exemplaires, chiffre fabuleux à une époque où les tirages oscillaient habituellement de 1 000, voire 500 exemplaires, à 3 500, au plus 5 000.